

LES SEPT VIES DE PIERRE BENOÎT

Pierre Benoît a publié un peu plus de quarante romans, parus de 1918 à 1960. Il est considéré comme un écrivain mineur, l'auteur des fameux "romans de gare", tout juste bons à tuer le temps dans un wagon de chemin de fer. Cette réputation a été lancée par un confrère jaloux dont la médiocre notoriété ne mérite même pas que l'on retienne son nom. Pourtant, près d'un siècle après la parution de son premier roman, Benoît est encore lu et fait même l'objet d'une biographie sortie cette année, "Pierre Benoît, le romancier paradoxal", par Gérard de Cortanze, aux éditions Albin Michel. L'Antinéa de "l'Atlantide", la Grande Duchesse Aurore de "Koenigsmark", la fragile Apsara du "Roi Lépreux" ou la flamboyante Antiope de "La Chaussée des Géants" continuent à nous hanter et à nous fasciner.

Quel est le secret de Pierre Benoît ? Comme tous les chats qui se respectent, il a eu plusieurs vies. Sept exactement. Il a été voyageur, amant, poète, journaliste, nationaliste, homme de culture. Et donc romancier.

La passion des voyages :

Lorsque Pierre Benoît fut élu à l'Académie Française, en juin 1931, le poète et humoriste Tristan Derème lui écrivit ce petit mot, en guise de félicitations : *"Enfin, vous avez une adresse..."*

En effet, il n'a jamais cessé d'être un nomade. Il y a été entraîné dès son enfance, par les multiples affectations imposées à son père militaire

de carrière, et qui lui firent découvrir la France, la Tunisie et l'Algérie. C'est par exemple à l'âge de cinq ans qu'un voyage en Tunisie l'initie aux charmes des déplacements en bateau.

Il va ainsi, et à de multiples reprises, naviguer vers le Liban, vers l'Égypte. Il découvrira aussi la Turquie, Madagascar, et l'Océanie, le Japon, l'Éthiopie, l'Amérique Latine et bien des pays d'Europe. Seule, l'Amérique du Nord lui restera inconnue.

Dans ces nombreux périple, le temps du transport est au moins aussi important que le but du voyage. Il faut se souvenir qu'à cette époque, on voyage beaucoup en bateau... A bord, il est attentif à tout, analyse, note, décrit et mémorise tous les détails du voyage, dont émaneront ensuite ses romans. Il établit scientifiquement des fiches sur ses compagnons de voyage, sur les tenues des stewards, sur les menus ou sur la disposition des cabines. Il développe un art du voyage, donnant ainsi trois conseils pour réussir une croisière : ne pas négliger les escales, offrir son concours à l'organisateur des fêtes sur le bateau et ne jamais voyager seul. Le symbole de ces voyages, c'est sa malle. Il en parle amoureusement : *"Ma malle, que je n'ai qu'à regarder pour être sûr que je suis, que je resterai toujours un homme libre"*.

En effet, les voyages de Pierre Benoît sont souvent une esquivé, le moyen commode de fuir les femmes qui le harcèlent. Car sa vie sentimentale n'est pas de tout repos et il fait souvent des promesses inconsidérées. Alors, larguer les

amarres est un moyen commode d'échapper aux impudentes qui réclament leur dû.

En multipliant ainsi les déplacements, il va prendre conscience du monde et de ses réalités. Il va aussi découvrir les mythes et légendes de toutes sortes de civilisations, des cannibales des Nouvelles-Hébrides aux pionniers du Sionisme, en passant par les Cosaques ou les Derviches tourneurs. C'est ainsi qu'en 1923, lors d'un périple au Liban, il découvre en compagnie du général Weygand le site de Dahr-es-Sitt où repose la légendaire Lady Heather Stanhope dont il fera sa Châtelaine du Liban.

Pierre Benoît va devenir orfèvre en matière de voyage, développant un art de voyager bien à lui. L'un de ses romans aura d'ailleurs pour titre "Les plaisirs du voyage". Et, ce qui est amusant, c'est que c'est celui de ses romans où l'on voyage le moins... *"La seule chose qui fait que la vie vaut d'être vécue"*, écrit-il, *"c'est le plaisir"*. *"Et le voyage est bien ce lieu mouvant idéal où fuites et plaisirs s'entremêlent"*.

Un amoureux fou des femmes :

Fernande, modiste ; Minnie, infirmière ; Marika, danseuse de café oriental ; la princesse Gülseren ; Charlotte, couturière ; Musidora, actrice ; Betty, actrice ; Marie, meneuse d'opérette. Et puis Jeanne, Nicole, et beaucoup, beaucoup, beaucoup d'autres... On se croirait dans "Don Juan". Bien que Benoît soit petit, replet, plutôt timide, il a un réel pouvoir de séduction, s'embrouille dans ses intrigues, promet n'importe quoi pour avoir la paix et, comme nous l'avons dit, se retrouve harcelé par toutes celles qui ont cru le conquérir définitivement. Alors, il passe son temps à esquiver de très nombreux conflits. Il s'en explique avec humour dans "La Toison d'or" : *"Comme il est ennuyeux, mon Dieu, de ne pas pouvoir contenter tout le monde dans la vie, et que ce soient précisément*

les êtres à qui l'on souhaite le plus de bonheur que l'on risque de chagriner davantage ! Pourquoi cette détestable obstination de la part des êtres que nous aimons à ne pas s'aimer entre eux plus souvent" ?

De toutes les femmes réelles qui ont peuplé sa vie, une seule a vraiment compté pour lui, Marcelle, qu'il épousera en 1947, plus de quinze ans après l'avoir connue, et qu'il accompagnera admirablement tout au long d'une très douloureuse maladie. Précisons qu'en 1947, Pierre Benoît avait soixante et un ans et Marcelle trente-huit.

Mais avant, que de problèmes avec les autres femmes, qui sont aussi très souvent les femmes des autres. Pour fuir ces problèmes sans fin, il se plaît à confondre parfois ses maîtresses et ses héroïnes. Les créatures de ses romans, elles, sont toutes divines et ne demandent qu'à se laisser séduire. Elles portent des noms somptueux : Axelle de Mirrbach, Aissae de Sermaiz, Aurore de Lautenbourg, Mélusine de Graffenfried, Agathe de Born, Antiope d'Antrim, Alda du Glénic, la princesse Amparida, Armande de Lunegarde, la princesse Aspara, Anne de La Ferté, Galswinthe de Saint Selve, Alcyone de Pérella, Lucille de Mercoeur, Aude de Maisoncelles...

Evidemment, elles sont très belles et surtout très élégantes. Par exemple, dans "Montserrat" : *"Elle avait un tailleur noir, très strict, très sobre, qui découpait de façon austère sa souple silhouette, un tailleur rehaussé d'une collerette d'organdi blanc. Elle portait une étole de renard dans laquelle était piqué un bouquet de violettes. Et pas d'autre coiffure, comme toujours, que ses sombres et rebelles cheveux que, d'un brusque mouvement de tête, elle se plaisait à rejeter en arrière. Ses sobres yeux avaient des reflets d'hyacinthe, qui tournaient au vert émeraude, par moment... Très exactement les teintes changeantes du Graal de Valence"*. Dans "Le désert de Gobi" : *"Dès qu'on était près d'Alzire, il n'y avait plus moyen de prê-*

ter attention à rien d'autre qu'à sa beauté. Ah ! Je m'en souviendrai toujours, mon Dieu ! Elle portait ce matin-là une robe que je lui avais offerte. Qu'on imagine une sorte de déshabillé de soie chinoise, couleur

rose pâle, toute bordée et parée de chinchilla à la ceinture, au col, aux manches, de larges manches qui s'évasaient comme des corolles autour des pistils d'ivoire de ses bras". Dans "Bethsabée": "Lady Hester. Sur un pyjama de satin ivoire, sou-taché d'argent, elle portait une espèce de houppelande persane, de brocart turquoise à fleurettes d'argent, bordée d'un galon de fourrure, une ample houppelande plissée et serrée à la taille par une ceinture du même tissu, des mêmes nuances, toute hérissée de cabochons de grenat. Le poli de la peau, l'extraordinaire pureté du teint étaient rendus encore plus admirables par la clarté de l'impitoyable lumière matinale".

On remarquera l'étroite relation entre la beauté de toutes ces femmes et leur élégance. Pierre Benoît a beaucoup fréquenté les milieux de la haute couture. Ami intime de Paul Poiret, il était extrêmement sensible à la mode et aura plusieurs maîtresses dans ce milieu.

Il y a en fait deux sortes d'héroïnes chez notre ami. Quelques-unes sont admirables de droiture et d'abnégation. Mais la plupart sont surtout très vénéneuses et entraînent leurs amants dans des abîmes de déchéance.

L'archétype de ces femmes fatales, vénéneuses, est évidemment Antinéa, reine de l'Atlantide. Telle une araignée, elle se tapit dans son palais enfoui au cœur du Hoggar ; elle y attire les hommes, les séduit, puis s'en désintéresse, les laissant ainsi se désespérer et se dessécher jusqu'à la mort. Alors, elle collectionne ce qui reste de ses proies dans des sarcophages précieux. A l'opposé, il y a la jeune princesse Aspara, résolue à se sacrifier pour sauver l'indépendance de son peuple. Ou bien l'astucieuse princesse Atalide qui déjouera les plans machiavéliques de

son entourage corrompu pour assurer le bonheur et la prospérité de son pays et rester fidèle à l'homme qu'elle aime. Il y a encore la jeune Agar, malmenée par la vie, et qui trouvera dans les premières communautés juives de Palestine une sorte de rédemption.

Ces héroïnes qu'il a conçues demeurent vivantes à jamais. On finit même par se demander si Pierre Benoît n'a pas écrit ses quarante romans pour le simple plaisir de mettre au monde quarante amantes supplémentaires ?

Cette relation étonnante qu'il entretient avec ses personnages l'amène à publier en 1934 une série d'articles intitulée "Mes héroïnes". Il s'amuse à les évoquer à nouveau, comme il nous donnerait des nouvelles de personnes réelles. Parfois il les traite avec un peu d'ironie, par exemple avec Antinéa : "*Ce qui lui nuit, c'est le pschent, c'est l'uraerus d'or, c'est le trident de Neptune, tout le luxe emprunté à Aïda et à l'Africaine, tout le bric-à-brac du magasin d'accessoires de l'Opéra*".

Parfois, aussi, il cherche à les excuser. Ainsi d'Allégria, l'héroïne un peu trop légère de "Pour Don Carlos" : "*Ce ne sont pas les êtres qui ont le plus aimé à qui il doit être le plus pardonné. Ce sont ceux qui, comme Allégria, privés de la grâce de ressentir l'amour, ont reçu comme elle en partage le triste don de l'inspirer*". Pierre Benoît, en s'exprimant ainsi, ne parle-t-il que d'Allégria, ou pense-t-il aussi à lui-même, si volage, si léger dans ses innombrables liaisons, et si peu capable de s'attacher profondément à une femme ? Une de ses dernières confidences sonnera comme un aveu : "*Comme il est doux*", écrira-t-il, "*de mourir dans les bras de toutes ces femmes qu'on a soi-même inventées*".

Le journaliste amateur :

Si vous ouvrez "La chaussée des géants", vous allez vivre le Sin Fein et le mouvement indépendantiste de l'Irlande comme si vous y étiez.

Avec "Le roi lépreux", vous cheminerez au milieu des pierres et des lianes d'Angkor Vat.

"Le puits de Jacob" vous fera partager la vie des pionniers du Sionisme en Palestine.

Dans "Le lac salé", vous serez horrifiés de découvrir les manigances sectaires des Mormons.

Vous pourrez aussi partir à la poursuite d'un tigre monstrueux dans "Le désert de Gobi".

Et vous serez plongés en pleine Révolution Blanche avec "Le soleil de minuit".

A moins que vous ne préfériez réviser vos connaissances en ornithologie dans "L'Ile Verte".

Ou revivre l'ambiance des années 1945/46 en Allemagne, dans "La Sainte Vehme".

Ou découvrir la vie d'un prisonnier français en Allemagne du nord en 1918, dans "Axelle".

Chaque roman de Pierre Benoît est si bien documenté et si précis qu'il ressemble à un reportage.

Certains de ses voyages seront entrepris au titre du journalisme. Il rencontrera des personnalités politiques de l'époque : Mustapha Kémal, Goering, Haïlé Sélassié, Mussolini, Salazar, Clémenceau, le général Peron. La lecture des récits qu'il en fit nous éclaire sur son discernement et sa finesse d'analyse. Sur Mustapha Kemal, en 1923, par exemple : *"Il est grand, large d'épaules, très mince. Je vois le soin extrême et la recherche avec lesquels il est vêtu... Il est coiffé du kalpach de loutre qu'il porte toujours en dehors de chez lui. C'est dommage, car rien n'est plus intéressant que le modèle de cette tête. Il y a les yeux, ces fameux yeux, d'un bleu glacé ; il y a surtout les arcades sourcilières proéminentes. De ces grottes sombres sort un regard étrangement dur, fixe, soupçonneux... Mustafa Kemal pondérateur ?... La ville de Tchankaïa est un écrin où sont venus se réunir les plus riches présents offerts par l'Islam à celui qui symbolise la résistance à l'oppression. Aux*

murs est pendu le sabre du cheik des Senoussis... J'ai vu mieux... le Coran qui a appartenu à Tamerlan...

Pour Dieu, que les diplomates qui seront appelés à discuter de nouveau avec Mustafa Kemal n'oublent jamais ces deux détails : le sabre du Cheik des Senoussis et le Coran de Tamerlan". Ou bien sur l'Empereur Haïlé Sélassié, en juillet 1935, une dizaine de mois avant l'invasion italienne : "J'ai remarqué l'extraordinaire impression de tristesse qui régnait sur ses traits. A quoi bon, semblait-il me dire, à quoi bon échanger des mots ? Nous savons trop à quoi, sans pouvoir en parler, nous ne cessons de penser l'un et l'autre. A la guerre, à la paix, n'est-ce pas ? Quelle misère qu'il soit mille fois plus aisé de déchaîner l'une que de sauver l'autre, même et surtout lorsqu'on est le Roi des Rois !"

Lors d'un voyage à Berlin en 1934, il dénoncera les dangers de la propagande nazie. De même, il anticipera l'Anschluss mais ne sera pas écouté. Sa rencontre avec Göring en 1938 suscitera chez lui des inquiétudes dont il voudra s'ouvrir au Quai d'Orsay. Mais, là encore, il ne sera pas écouté. *"Depuis cette époque", note t-il amèrement, "je me suis désintéressé des événements politiques internationaux".*

En déplacement au Japon en août 1926, il rédige, dans "Le Journal", cette remarque prémonitoire : *"Te voilà au Japon. Tu avais projeté d'y venir pour admirer les obis des femmes et courir les boutiques de curiosités, et soudain tu n'es plus sensible qu'au choc des armes qu'on forge ici, fiévreusement, de tous côtés. Destinée tragique de ce peuple en proie aux perpétuels déchirements de son sol, jusqu'à ce que le dernier le fasse basculer pour toujours dans le gouffre sans fond des îles Kouriles. Mais, d'ici là, le Japon aura le temps d'administrer à l'Europe et à l'Amérique quelques retentissantes leçons de réalisme".* Il faut réaliser que cet article est paru en août 1926 : dans 15 ans, ce sera Pearl

CONFÉRENCE

Harbour...

Au total, il rédigera une bonne centaine d'articles, de 1924 à 1955. Sa signature apparaîtra ainsi dans *Le Journal*, *France-Soir*, *L'Intransigeant*, *La Revue des Deux Mondes*, *Plaisirs de France*, *France-Illustration*, *L'Aurore*, *France Libre*, *Jours de France*. Comme Arthur Londres ou Ernest Hemingway, il sera un grand témoin des événements du Monde. Il abordera l'espionnage, l'agiotage et la spéculation, la prostitution, la guerre gréco-turque, Atatürk, le Liban, cherchant à comprendre, à anticiper, à expliquer, à mettre en garde.

Le poète :

Voilà une découverte bien surprenante, compte tenu des idées reçues que nous avons sur Pierre Benoît. Mais c'est pourtant bien vrai, la poésie a fait partie intégrante de sa vie.

Il y a d'abord chez lui un rapport privilégié avec la nature. Est-ce dû aux nombreux séjours qu'il effectua dans la maison d'une grand-mère, à Saint Paul de Dax, au milieu des pins ? Il découvre avec bonheur les oiseaux, les plantes, les poissons. *"Le mystère des choses"*, dit-il, *"coudoie le mystère des êtres"*.

A 28 ans, en 1914, il publie son premier livre, *"Diadumée"*, et c'est un recueil de poèmes. L'ouvrage est tiré à quatre cents exemplaires, et édité le jour de la déclaration de guerre. Il ne s'en vendra que quatre, et à la même personne. En 1920, un deuxième recueil de poèmes est publié, sans plus de succès, *"Les suppliantes"*. Disciple d'Anna de Noailles et marqué par Hérédia et Hugo, il cultivera toute sa vie ce goût pour la rime.

Un poème écrit en 1963 révèle sa vulnérabilité et sa profonde tendresse :

*"Je sais bien que je n'ai plus l'âge
Ô mon enfant, de prolonger,*

*Sur le cher chemin de halage,
Un parcours pour toi si léger.*

*Le brouillard monte sur la Lande.
Voici ce que je te demande :
Fais en sorte qu'après ma mort
Un tendre et doux pèlerinage
Sur le cher chemin de halage
Te ramène une fois encore".*

Pierre Benoît ne se contente pas de rimer. Ses romans sont riches de descriptions de paysages et d'ambiance. Ainsi, dans *"Aïno"* : *"Les nuits blanches du Finmark, au nord de la Norvège : Les pieds (de la Terre) demeureront enchevêtrés parmi les voiles de la nuit, mais son front restera toujours ceint des bandelettes roses et mauves de l'aurore et du crépuscule, cependant que les corolles des fleurs de neige continueront à s'ouvrir"*. Dans *"Alberte"* : *"Une rivière la baigne, dont les affluents descendent, par d'étroites et rapides vallées, des hauteurs du Plateau Central. Ils bondissent sous d'épaisses forêts de châtaigniers. Leurs cascades auréolent les sous-bois de minuscules arcs-en-ciel. L'été, c'est un enchantement d'ombres et de fraîcheur. L'oreille retentit indéfiniment du murmure des ruisseaux qui roulent sur leur lit de granit des myriades de truites et d'écrevisses. L'hiver, quand la bise secoue âprement les arbres noirs et les dépouille de leurs dernières feuilles, cette plainte des eaux devient déchirante"*.

Le nationaliste :

Pierre Benoît n'est pas seulement synonyme de littérature de gare. Son nom est aussi lié aux événements de l'Occupation et de la Libération. Rappelons qu'il séjourna environ six mois en prison à la fin de la guerre.

Pour instruire son procès, il faut d'abord redire qu'il était fils d'officier ; d'officier de la Coloniale ; et qu'il a passé son enfance dans

beaucoup de garnisons de Tunisie et d'Algérie. Convaincu sincèrement de la mission civilisatrice de la France, il a grandi sous l'influence des explorateurs, des soldats et des savants. Cela en a fait un ardent défenseur de l'Empire Français. Circonstance aggravante, il est un fidèle disciple de Barrès et de Maurras. Plus grave encore, c'est à la fois un homme de fidélité, une tête dure et l'opposé d'un diplomate. Ajoutez, à toutes ces tares, la jalousie de confrères moins publiés et le parfois très juste désir de vengeance de quelques maîtresses éconduites, et vous avez tous les ingrédients pour faire de Benoît un coupable idéal à la Libération. Il est donc arrêté en septembre 1944 et mettra des mois à se dégager des absurdes accusations portées contre lui. Il sera finalement lavé de tout soupçon mais restera à jamais marqué et brisé par cette triste période. Il sera établi qu'il n'a été ni antisémite ni raciste. Qu'il a refusé toutes sortes d'avances des autorités d'occupation : la direction du Théâtre Français, des offres pour porter certains de ses romans à l'écran, des tribunes dans les journaux comme l'Action Française ou Je suis partout, des propositions de conférences... En revanche, il s'est parfois montré maladroit ou imprudent. Fort d'une certaine notoriété, il est aussi intervenu auprès des autorités pour aider tel ami en difficulté. Alors, on en a déduit qu'il était proche des forces d'Occupation. On lui a même reproché d'avoir envoyé un télégramme à Hitler pour son anniversaire, en 1940. C'était vrai, mais ses détracteurs ont sans doute oublié de préciser qu'il s'agissait en réalité d'un canular plutôt dangereux pour son auteur, parce qu'il disait en substance : *"Bon anniversaire, Monsieur Hitler, à condition que ce soit le dernier..."*

Tout Pierre Benoît est là, dans cette légèreté, cette inconscience, cette maladresse. Il a toujours eu le goût du canular. Réfugié dans son cher pays basque, il n'a peut-être pas suffisam-

ment pris au sérieux cette guerre qu'il avait pourtant vu venir. Sa fidélité sans complexe l'amènera même, dans les années cinquante, à prononcer l'oraison funèbre du Maréchal Pétain à l'Académie Française.

L'homme de culture :

Pierre Benoît a fait des études de lettres et de droit. Il a suivi une préparation rue d'Ulm et a échoué de près à l'agrégation d'histoire. Le plus cocasse est qu'il ait trébuché sur une question concernant le Hoggar. Il se rattrapera quelques années après, en préparant l'écriture de son roman "L'Atlantide" comme l'aurait fait un élève de l'École des Chartes.

Ses connaissances encyclopédiques en histoire et en littérature en ont fait un ardent défenseur des Humanités grecques et latines. Gérard de Cortanze relève que Benoît déplore que l'honneur des Humanités latines soit, de son temps, immolé à la démagogie scolaire. Que dirait-il aujourd'hui ?



CONFÉRENCE

Il a été l'ami de Bernard Grasset, Charles Péguy, Jean Giraudoux, Anna de Noailles, Charles Marras, Maurice Barrès, Francis Carco, Henri Bataille. Lors de la débâcle de mai 1940, il a soutenu de ses deniers personnels Louis Aragon et Elsa Triolet qui s'étaient réfugiés à Nice sans le moindre sou.

Parmi tous ces compagnons prestigieux, Barrès l'a particulièrement marqué. Comme lui, il a voulu vivre avec sincérité, se connaître objectivement, pratiquer l'authenticité, se rendre maître du chaos qu'on est soi-même et chercher, parfois assez égoïstement, les chemins de son propre bonheur.

Être l'auteur d'une quarantaine de romans, c'est un bon chiffre quand on est académicien. Il a aussi été transposé une quinzaine de fois au cinéma. Son roman "Alberte" a été porté au théâtre, et "l'Atlantide" à l'opéra, tandis que "Don Carlos" et "La toison d'or" inspiraient des opérettes.

Le romancier :

C'est parce que Pierre Benoît fut à la fois voyageur, amateur et connaisseur de femmes, journaliste, poète, nationaliste et homme de culture qu'il pu écrire une quarantaine de romans, et tant d'articles, de nouvelles et de conférences. Sept vies... Son gros avantage sur les chats est qu'il n'eut pas sept vies successives, mais sept vies simultanées, s'enchevêtrant et s'enrichissant les unes les autres, pour en faire l'écrivain que nous redécouvrons ensemble pour mieux en apprécier tout le suc.

La quarantaine de romans qu'il a écrits ont tous été publiés chez Albin Michel, avec la même couverture jaune ou marron. Précision amusante et un peu étonnante : tous ces romans ont deux points communs. Le premier est connu de tous : chaque héroïne principale est dotée d'un prénom qui commence par la lettre A.

Cela s'est fait un peu par hasard pour Aurore, dans "Koenigsmark", et pour Antinéa dans "L'Atlantide". Et ensuite, Pierre Benoît a continué par habitude d'abord, puis par défi, pour prouver qu'il n'épuiserait pas le filon des A. Le second point commun est que chaque roman fait très exactement trois cent quinze pages, au moins dans les éditions d'origine. Bien sûr, cette caractéristique n'a résisté ni au Livre de Poche, ni aux Éditions complètes.

Le succès appelle la jalousie. Pierre Benoît devient très vite la cible d'un confrère frustré, Pierre Souday. C'est lui qui écrira : "Koenigsmark fait partie de ces livres qu'on lit le temps d'un voyage en train, ce qu'on appelle un roman de gare". Remarque assez dérisoire, de la part d'un écrivain dont les livres ne sont lus ni dans les trains ni ailleurs. Mais Pierre Souday a la rancune tenace. Après le succès de "l'Atlantide", il accuse Pierre Benoît de plagiat et affirme que ce roman est une pâle copie de "Elle ou la source de feu", écrit par Henry Rider Haggard dans les années 1890. L'accusé aura beau jeu de répondre que ce roman n'a été traduit en français qu'après la parution de "l'Atlantide". Ne lisant pas l'anglais, il ne pouvait donc copier un roman dont il ignorait tout. De toute façon, "Elle ou la source de feu" n'a pas grand chose à voir avec "l'Atlantide", sinon que dans les deux cas, une femme d'une beauté inouïe vit dans un coin reculé de l'Afrique et subjugué les hommes. Cela dit, Pierre Benoît est moins un créateur qu'un extraordinaire metteur en scène des informations qu'il a su rassembler. Dans une conférence donnée en 1922 sur le roman de l'histoire, il livre son secret : *"Je fais un roman comme d'autres font une thèse. Je ne me mets jamais à écrire sans avoir pensé sept ou huit mois au sujet... Dès qu'une idée me vient, je la note. Une bribe de phrase, je la note. J'ai un système de fiches assez compliqué et un plan tellement*

détaillé que lorsque je commence le travail de rédaction proprement dit, mon livre n'a plus rien à m'apprendre".

De Cortanze précise qu'il ne laisse rien au hasard. Ainsi, pour "Bethsabée", il veut savoir quelle est la couleur du passepoil d'un pantalon d'uniforme de l'armée des Indes. Pour "Erromango", il doit connaître le mets préféré de telle tribu polynésienne. Pour "Seigneur j'ai tout prévu", il se documente sur un poison découvert dans les ruines de Zimbabwe. En lisant "Mademoiselle de La Ferté", vous prendrez un cours de virtuosité notariale. Grâce au roman "Alberte", vous saurez enfin tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le freinage hydraulique des voitures. "La Toison d'or" vous donnera une leçon de poésie persane...

En fait, selon notre auteur, on n'invente pas un sujet de roman, on le raisonne. Pour "l'Atlantide", il partira du Banquet de Platon ; pour "Le puits de Jacob" de tout ce qu'il a découvert lors de ses voyages en Palestine ; et pour "Koenigsmark" d'un fait réel et complètement transposé. Il ne laisse rien au hasard, car c'est l'investigation et la documentation qui l'intéressent. Il faut mêler l'histoire et l'imagination, comme dans un tableau de Delacroix. Il dira : *"Un roman bien fait, ce n'est pas un volatile qui vagabonde dans les prés, c'est une pièce d'horlogerie. Plus un roman est romanesque, plus sa préparation doit être solide et précise"*.

Si vous ouvrez un roman de Pierre Benoît, vous serez surpris par l'absence d'analyse psychologique. L'écriture est narrative, objective, presque documentaire. Mais on ne discerne pas d'évolution psychologique des personnages et le tout manque un peu de finesse, à l'exception peut-être de "Mademoiselle de La Ferté", que je considère comme son livre le plus abouti. A

travers ses descriptions, il sait nous faire entrer dans sa propre vision : "Le désert de Gobi" nous en donne un exemple : *"Le tigre. Parmi les écharpes de buées qu'augmentaient fantastiquement, en les brouillant, ses proportions déjà gigantesques, un prodigieux animal, ramassé, rigide, comme prêt à bondir, se tenait tapi, semblable à un bloc de granit d'une blancheur immaculée. Des volutes de vapeur rose sortaient de ses narines et de sa gueule. Il y avait juste assez de nuit pour permettre à ses deux yeux, deux énormes émeraudes, de flamboyer"*.

Et que dire de ses descriptions de paysages ? Par exemple dans "La Châtelaine du Liban" : *"Curieux pays que ce Liban sud. Il fait songer à la Thessalie d'Eschyle, aux amoncellements de montagnes qu'entassèrent les géants pour se hisser jusqu'aux dieux. Partout, le déboisement a fait son œuvre de mort. Il y a trente siècles, les racines des arbres retenaient entre leurs vivantes griffes cet humus précieux que, depuis, la pluie implacable a précipité dans le torrent, a emporté dans la mer. Ces vieux marchands phéniciens, dont les descendants continuent l'erreur millénaire, ont toujours eu un tort : le désir forcené de gain brutal, immédiat... Salomon demande à Hiram le bois des cèdres tutélaires... Et maintenant, voici que le Liban n'est plus qu'une stérile armée de géants chauves... S'enfoncer sans retourner la tête au cœur du plus vieux des continents, rallier sur son passage Bédouins, Persans, Hindous, descendre à son tour la rivière Acésine et aller jusque dans Seringapatan, ranimer la cendre encore brûlante du vieux Tippto-Sahib... "*

Et puis, il y a sa fascination pour l'exotisme, qu'on retrouve dans "Notre Dame de Tortose" : *"Des femmes indigènes travaillaient à la route, portant sur leur tête avec la même fierté qu'un trésor, de lourds paniers remplis de cailloux. Elles étaient vêtues de singuliers oripeaux, aux plus éclatants coloris. Deux d'entre elles, jeunes et belles comme des reines iduméennes, envoyèrent en riant un baiser au capitaine Roche"*.

CONFÉRENCE

Pour réussir un roman, il faut absolument une femme irrésistible et une intrigue basée sur un fait réel. Benoît précise : *"En France un roman n'existe que si la femme y tient la première place... La seconde condition... c'est d'être de son temps, c'est de chercher à exposer, sous un aspect éternel, les aspects changeants de l'époque où l'on vit... Le roman visant à reconstituer des époques disparues... est un genre faux. A ce roman historique, nous devons opposer le roman de l'histoire, le roman tiré de l'histoire du temps où nous avons vécu. Il faudra préférer, à Salambô, Madame Bovary... Le devoir d'un romancier, c'est d'être de son temps"*. (Conférence du 3 mars 1922).

Au fond, Pierre Benoît est surtout un conteur. Il le reconnaît : *"Tout mon effort n'aura consisté qu'à mettre en valeur les trésors accumulés, à mon insu, durant mon enfance... On n'écrit jamais que sur ce qu'on aime, avec ce dont on se souvient"*.

La plupart de ses histoires sont dramatiques et se terminent mal. Elles ne sont cependant pas dépourvues d'humour. "La toison d'or" est très drôle et "L'oubliée" est une sorte d'auto-pastiche, sur le thème de "l'Atlantide". La plupart de ses nouvelles sont d'ailleurs sur ce registre de la parodie, comme si le romancier cherchait à se délivrer du destin tragique qui poursuit ses personnages. Même quand le sujet est sérieux : le désespoir, la guerre, la trahison, le machiavélisme, on trouve toujours un peu d'oxygène. Dans "Les compagnons d'Ulysse", roman guerrier, il moque le côté ganache de certains officiers : *"Le commandant Rojas dont la moitié de l'existence se passait à croire qu'on lui manquait d'égards..."*. Ou bien dans "Bethsabée" : *"Vers le 20 octobre, se produisit au mess des officiers du 7^e cheveu-légers un événement d'une portée considérable : la marmelade d'orange vint à manquer"*.

Au fil du temps, ses romans baissent un peu

en qualité. Les livres écrits après la guerre ont une intrigue souvent trop compliquée et le style est parfois tarabiscoté. Par exemple dans "Monsalvat", paru en 1957 : *"Voulez-vous que nous nous mettions à table ? Souffrez que, pour cette première fois, ce soit moi qui vous serve. J'ai mieux aimé, en la circonstance, n'avoir pas recours aux bons offices de la digne femme qui, d'ordinaire, me prête son aide. Notre conversation n'en aura que plus de liberté"*.

Alors, que faut-il lire de Pierre Benoît ? Personnellement, et de façon résolument subjective, j'en recommande douze.

Mon préféré est le plus emblématique : "L'Atlantide". Nous en avons suffisamment parlé. Mais que les hommes prennent garde à la vénéneuse Antinéa.

Ensuite, "Mademoiselle de La Ferté". Le roman le plus abouti, le plus psychologique. Une vengeance en forme de mécanisme d'horlogerie qui aurait pu être écrit par François Mauriac.

"Le roi lépreux", à cause de la présence d'Angkor Vat et de la grandeur émouvante des personnages.

"Le déjeuner de Souceyrac" : Ce livre vous ouvrira l'appétit et vous fera goûter les charmes de la France profonde.

"Koenigsmark", parce ce que vous vivrez un grand roman d'aventures, avec toutes les tensions préluant à la Première Guerre Mondiale.

"La chaussée des géants", parce que ce roman vous plongera dans les drames de l'indépendance irlandaise.

"Axelle", parce que c'est une très belle histoire d'amour entre un officier français prisonnier et une jeune aristocrate allemande dans les brumes des rivages de la Baltique.

"Le désert de Gobi", parce que vous n'aurez probablement pas d'autre occasion d'aller chasser en Mandchourie le tigre le plus mons-

trueux que la Terre ait jamais porté.

"Alberte", parce qu'on dirait un roman de Françoise Sagan et qu'il vous apprendra qu'il ne faut pas réveiller la jeunesse des femmes mûres.

"La toison d'or", parce que ce livre ressemble à l'opérette qu'on en a tirée, plein d'humour et de cocasseries, sur fond de spéculations pétrolières.

"Notre-Dame de Mormose", parce que ce récit vous introduira dans le harem du dernier sultan de Turquie, comme si vous y étiez ...

Et "Le puits de Jacob", sorte d'"Exodus" avant l'heure, parce que vous vivrez les premiers kibboutz et la naissance du Sionisme.

Il est temps de conclure... Le succès littéraire de Pierre Benoît est dû en grande partie à

ces multiples vies qui se sont mutuellement fécondées. Le romancier a été inspiré par ses nombreux voyages. Sa culture lui a permis d'amasser une documentation exceptionnelle. Sa passion pour les femmes lui a fait concevoir des héroïnes inoubliables. Ses qualités de journaliste ont donné à chacun de ses romans une dimension de reportage qui ouvrait des boulevards à la féconde imagination des lecteurs. Sa dimension poétique a enluminé ses livres d'une émotion et de couleurs pleines de séduction. Et son nationalisme en a fait le chantre d'une France idéalisée qui nous manque un peu aujourd'hui et qu'il est bon de retrouver.

Alors, n'hésitez pas, plus de quarante romans vous tendent leurs pages.

Jacques PIRSON